

CE QU'UN PRODUCTEUR DE LAIT DE BREBIS DEMANDE AUX SEMENCES FOURRAGERES

LE FAIT MEME QUE LE NOMBRE DE BREBIS SOUMISES A LA TRAITE VA SANS CESSER EN DIMINUANT ALORS QUE LA QUANTITE DE LAIT COLLECTEE PAR LES INDUSTRIELS de Roquefort augmente confirme bien la conviction de beaucoup d'éleveurs qui voient la production par tête très dépendante de la date de début de traite. La production, en effet, chute inévitablement et très rapidement avec les chaleurs de l'été et la maturité de l'herbe.

Dans les conditions économiques actuelles il n'est vraiment d'autre solution possible que d'accroître les surfaces fourragères destinées à la fauche pour augmenter la production laitière. Aussi est-ce dans ce but que nous avons été conduits à expérimenter les différentes variétés de légumineuses et graminées que la révolution fourragère, déjà faite dans d'autres pays, a mises à notre disposition.

Qu'en avons-nous retenu ? A la luzerne de Provence, nous avons substitué la luzerne flamande, plus productive et résistante au froid. Les fameuses gelées de Février 1956 ont constitué à cet égard une expérience, amère certes puisque la plupart des prairies artificielles ou temporaires ont été détruites, mais pleine d'enseignements. Seule en effet, la luzerne flamande a résisté.

Sans doute cette luzerne flamande a-t-elle des tiges un peu grosses, que les brebis ne consomment pas toujours entièrement, surtout si le foin a été récolté trop mûr. Espérons que les progrès de la sélection permettront d'obtenir une luzerne flamande plus « feuillue ».

L'association luzerne-dactyle, dans la proportion de 3 kg de dactyle pour 15 kg de luzerne à l'hectare, est devenue une règle. Le dactyle ! quelle espèce a fait couler plus d'encre et de salive que le dactyle ? « Une plante à ne pas semer », disent les opposants ; « plante idéale, mais qu'il faut savoir exploiter », répondent les supporters. En 12 ans, combien de variétés avons-nous essayé ? Depuis le dactyle des Alpes, en passant par les dactyles danois (aux si hautes tiges) jusqu'aux variétés actuelles. Plus que pour toute autre graminée fourragère, l'agriculteur qui sème du dactyle a besoin de savoir *exactement* ce qu'il sème. Le dactyle a en effet ses exigences, en particulier fumure azotée et date de fauche ou d'exploitation.

Le mélange dactyle-luzerne est coupé (pour le foin) dans nos régions dans la première quinzaine de Mai, rarement plus tard. Dans notre Midi réputé par sa sécheresse, Mai est parfois pluvieux, et il arrive fréquemment qu'une semaine ou une quinzaine de pluie vienne retarder d'autant la fauche des prairies. Avec les dactyles précoces, c'est tout simplement une catastrophe. En 8 ou 15 jours de pluie, le dactyle a poussé démesurément, il a épié ; et en hiver les animaux laisseront des refus abondants d'un foin devenu trop grossier.

Les rendements à l'hectare avec le mélange luzerne-dactyle sont tels qu'il ne peut être question de revenir à la luzerne pure. Mais il faut à tout prix semer un dactyle tardif, dont on sache exactement quand il épiera sous tel climat de telle région. *Les agriculteurs ne se contentent plus, depuis quelques années déjà, d'un « mélange pour prairies » ; ils ne demandent plus du dactyle, ou du ray-grass ; ils veulent telle ou telle variété bien définie.* Bien des reproches ont été faits à la « révolution fourragère », qui auraient pu être évités si on avait respecté cette règle.

Des essais de luzerne-fétuque et luzerne-brome inerme ont donné un bon fourrage, mais la réussite au semis est assez difficile. Le semis, voilà encore un point très important. Dans nos régions où on n'avait pas l'habitude de préparer des terres pour le semis des betteraves et où les engrais étaient employés avec parcimonie (c'est le moins que l'on puisse dire), il a fallu apprendre à préparer une terre et à la fumer correctement. Bien des échecs du début étaient dus à ce manque de connaissances. D'autant plus que les

années 49 ou 50 étaient des années sèches et que nous n'avions pas encore de cultipacker. Et puis, nous sera-t-il permis d'ajouter qu'il faut se méfier des graines dont la faculté germinative n'est que de 60 % ?

Le ray-grass hybride associé au trèfle violet Goliath exploité en pâturage au printemps n'en donne pas moins deux bonnes coupes d'un excellent fourrage.

Quant aux prairies naturelles, exclues de l'assolement, elles ont été retournées et ressemées avec un mélange dactyle - trèfle blanc, parfois féruque-trèfle blanc. Etant surtout destinées au pâturage, l'apport d'azote en Février sur celles-ci, en même temps que sur les trèfle violet - ray-grass, a permis l'abandon des cultures annuelles telles les vesces-avoines.

Ces résultats n'ont certes rien de très révolutionnaire, ils marquent cependant un gros progrès ; il ne fait pas de doute que le producteur de lait de brebis qui a fait sa « Révolution » sans négliger la fertilisation, récolte davantage de fourrage et dispose de plus d'herbe. Que celle-ci soit mal valorisée et à certaines époques (fin de printemps et automne), gaspillée, c'est sûr. La technique de l'ensilage ou du séchage en grange aurait ici sa place, mais ceci est un autre problème qu'aucun producteur de lait de brebis du Bassin de Roquefort n'a tenté de résoudre.

Lorsque l'on a sous les yeux les courbes de production de lait d'une vache d'une part, et de lait d'une brebis d'autre part, on est à la fois frappé par la brièveté et la chute presque discontinue, sans remontée du moins, de la lactation de la brebis. Si, partant de ces données, on analyse les besoins alimentaires de production, on voit ceux-ci croître à partir du 3^e mois de gestation, pour atteindre leur maximum pendant l'allaitement de l'agneau et redescendre à partir du 3^e mois de lactation pour devenir à peu près nuls vers le 6^e mois. Pour la majorité des éleveurs du Bassin de Roquefort, cette période se situe de Novembre à Juillet. Si l'on considère la date du 20 Mars comme une date moyenne où le troupeau peut trouver à l'extérieur une grande partie de sa nourriture, on ne peut que conclure que l'éleveur aura dû alimenter en bergerie son troupeau pendant la période où les besoins sont les plus élevés. Pour un troupeau dont l'agnelage se situe fin Décembre - début Janvier, la moitié au moins de la production totale a déjà été produite à cette date et il est vain d'espérer rétablir au pâturage une production ayant pris un mauvais départ parce que le fourrage distribué aura été insuffisant en quantité ou en qualité, la compensation par du concentré étant d'autant plus onéreuse que celui-ci est plus riche en azote.

Le producteur de lait de brebis pourrait donc être amené à se demander s'il n'aurait pas intérêt à retarder son agnelage afin de satisfaire davantage les besoins de son troupeau avec les unités fourragères « herbe ». Il n'en est rien ; c'est le phénomène inverse que l'on observe dans le Bassin de Roquefort : la date de début de traite tend à se situer toujours plus tôt en hiver.

En effet, si longtemps les prix des aliments consommés par les brebis en bergerie ont pesé lourdement sur le prix de revient du litre de lait, il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Les problèmes de main-d'œuvre ont conduit ces dernières années, bon nombre d'éleveurs à abandonner cette spéculation, tandis que ceux qui continuent font en sorte que la traite occupe le plus possible les journées creuses de l'hiver pendant lesquelles il n'est guère de travail productif possible.

Voilà 12 ans exactement que nous avons semé la première prairie temporaire ; elle fut moyennement réussie ; depuis lors, nous avons connu quelques échecs, mais aussi de nombreux succès. Et nous ne pouvons pas terminer ces quelques propos sans adresser nos sincères remerciements à tous les techniciens — qu'ils veuillent bien nous excuser de ne pas désigner ici nommément tous ceux qui sont venus à « Bernagues » — qui nous ont apporté leurs conseils et leur aide.

Malgré le chemin parcouru, il reste encore beaucoup à faire, pour améliorer pâturages et foin. La révolution fourragère est pour beaucoup dans l'amélioration du rendement du troupeau. Il s'y ajoute maintenant les effets du contrôle laitier. Les deux doivent d'ailleurs aller de pair, le contrôle laitier permettant de conserver des brebis plus productives, mais auxquelles il faudra une ration de production plus élevée. Seuls des fourrages abondants et de qualité permettront à la brebis d'extérioriser son potentiel de production. Ces 2 facteurs seront-ils suffisants pour augmenter la productivité de nos troupeaux de quelque 4,5 % par an comme le prévoient les directives générales concernant l'agriculture dans le IV^e Plan ? Si la réponse ne pouvait être positive, il faudrait se résigner à voir abandonner ces régions et leur production essentielle, le lait de brebis. L'enjeu vaut la peine que tous les efforts nécessaires pour la « révolution fourragère » soient poursuivis sans relâche.

M. BOUDES et A. MAZERAN

Producteurs de lait de brebis de Roquefort 51